

Les Franco-Américains de la Nouvelle-Angleterre en 2020 *Franco-Americans of New England in 2020*

Robert B. Perreault

Volume 18, 2020

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1072909ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1072909ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société québécoise d'ethnologie

ISSN

1703-7433 (imprimé)

1916-7350 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Perreault, R. B. (2020). Les Franco-Américains de la Nouvelle-Angleterre en 2020. *Rabaska*, 18, 197–215. <https://doi.org/10.7202/1072909ar>

Résumé de l'article

Dans le cadre du recensement effectué par le gouvernement fédéral des États-Unis en cette année 2020, l'auteur examine l'état actuel des Franco-Américains de la Nouvelle-Angleterre en comparant divers aspects de leur vie et de leur culture d'aujourd'hui avec ceux du passé : la langue française, les Petits Canadas, l'Église, l'école paroissiale, les organisations, la presse, les médias électroniques et la littérature. De plus, il offre ses réflexions personnelles sur sa propre famille, son éducation et sa carrière en fonction de son rôle comme militant franco-américain. Ni pessimiste, ni optimiste, mais réaliste convaincu, il avoue que, malgré d'énormes pertes au cours des générations, il reste une forte minorité de Franco-Américains voués au maintien de leur langue ancestrale et de leur culture.

Les Franco-Américains de la Nouvelle-Angleterre en 2020

ROBERT B. PERREAULT

Saint Anselm College, Manchester, New-Hampshire

En cette année 2020, selon la pratique décennale qui existe depuis 1790, le gouvernement fédéral des États-Unis fait le recensement du pays. Or, comme Franco-Américain de la Nouvelle-Angleterre, je trouve que c'est en plein le moment approprié d'examiner l'état de la langue et de la culture chez nous en comparaison avec ce qu'il était autrefois. Cependant, faire ainsi pour chaque ville et village à forte population franco-américaine à travers la région nécessiterait un volume de quelques centaines de pages. Faute d'espace, tout en offrant un portrait général du peuple auquel j'appartiens, je donnerai des exemples plus précis en me servant de ma propre ville, Manchester au New-Hampshire. Celle-ci est un centre industriel parmi plusieurs autres de la Nouvelle-Angleterre qui, avec des villes et des régions agricoles ici et là aux États-Unis, attirèrent près d'un million d'émigrés du Canada français entre 1840 et 1930¹.

À partir des dernières décennies du XIX^e siècle jusqu'au milieu du XX^e, une rivalité existait entre Manchester et Lewiston au Maine, Lowell au Massachusetts et Woonsocket au Rhode-Island, pour les titres officieux de « capitale franco-américaine » ou de « ville la plus française » de la Nouvelle-Angleterre. À la fin de la Deuxième Guerre mondiale, Manchester comptait 40 060 Franco-Américains, soit 52,15 % sur une population totale

1. Pour un portrait général de la communauté franco-américaine en Nouvelle-Angleterre, voir les ouvrages suivants : Robert Rumilly, *Histoire des Franco-Américains*, sous les auspices de l'Union Saint-Jean-Baptiste d'Amérique, Montréal, édité par l'auteur, 1958 ; Maurice Poteet, directeur, *Textes de l'exode. Recueil de textes sur l'émigration des Québécois aux États-Unis (XIX^e et XX^e siècles)*, Montréal, Guérin littérature, 1987 ; Yves Roby, *Les Franco-Américains de la Nouvelle-Angleterre 1776-1930*, Sillery, Éditions du Septentrion, 1990 ; Armand Chartier, *Histoire des Franco-Américains de la Nouvelle-Angleterre 1775-1990*, Sillery, Éditions du Septentrion, 1991 ; Yves Roby, *Les Franco-Américains de la Nouvelle-Angleterre. Rêves et réalités*, Sillery, Éditions du Septentrion, 2000 ; Yves Roby, *Histoire d'un rêve brisé ? Les Canadiens français aux États-Unis*, Sillery, Éditions du Septentrion, 2007. Il existe aussi deux ouvrages importants en anglais : Gérard J. Brault, *The French-Canadian Heritage in New England*, Hanover, N.H. et London, University Press of New England, et Kingston et Montréal, McGill-Queen's University Press, 1986 ; David Vermette, *A Distinct Alien Race. The Untold Story of Franco-Americans. Industrialization, Immigration, Religious Strife*, Montréal, Baraka Books, 2018.

de 76 834 habitants². Il y avait huit paroisses de langue française, le plus grand nombre en Franco-Américanie. C'était le siège social de l'Association canado-américaine (ACA), société internationale de secours mutuel et la ville où fut fondée la première caisse populaire aux États-Unis, la Caisse populaire Sainte-Marie. Depuis 1894, la population francophone possédait un journal quotidien, *L'Avenir national*.

En premier lieu, il faut bien comprendre que la condition linguistique et culturelle de cette communauté varie d'une ville à l'autre, de même qu'à l'intérieur d'une même ville, soit dans un quartier, une paroisse, une organisation sociale, une famille et même chez un individu. C'est aussi une question d'âge ou de génération, d'éducation, de classe sociale et d'ambiance dans laquelle on a été élevé ou de celle dans laquelle on vit.

La langue française

Pour les enquêteurs parcourant notre région en 2020 à la recherche d'un milieu qui ressemble toujours à celui de mon enfance – je suis né en 1951 – où l'on entendait parler français non seulement au sein de nos institutions franco-américaines, mais aussi dans la rue, dans les magasins et restaurants ou dans les édifices municipaux et d'affaires, je regrette, mais à quelques exceptions près, vous allez être déçus. Cela ne veut pas dire que le français ait complètement disparu. Loin de là, car, malgré leur âge avancé, il reste quand même une forte minorité de francophones de langue maternelle dont les plus jeunes sont dans la soixantaine. Ceux-ci parlent français en famille ou avec des amis chez eux, mais pas nécessairement en public, où l'anglais domine. D'autres, appartenant aussi à ces mêmes générations, comprennent le français, mais l'ayant parlé de moins en moins depuis la mort de leurs grands-parents et parents francophones, perdirent du vocabulaire et la facilité d'expression en français. Cependant la grande majorité des Franco-Américains âgés de moins de soixante ans ne parlent ni ne comprennent le français. C'est à peine si certains d'entre eux savent prononcer leur nom de famille en français ou sont même conscients de leur origine franco-américaine.

Voilà donc pourquoi le journaliste Dyke Hendrickson intitula son livre sur les Franco-Américains, *Quiet Presence*³. À la différence d'autres populations dont les ancêtres nord-américains proviennent de l'extérieur des États-Unis – je pense aux Cadiens de la Louisiane, descendants des Acadiens du Grand Dérangement, et aux Mexicains Américains, tous les deux célèbres pour leur cuisine et leur musique – les Franco-Américains de la Nouvelle-Angleterre

2. Lucien et Thérèse Sansouci, compilateurs, *Guide officiel des Franco-Américains 1946*, Woonsocket, R.I., Guide franco-américain, 1946, p. 813.

3. Dyke Hendrickson, *Quiet Presence. Dramatic, First-Person Accounts – The True Stories of Franco-Americans in New England*, Portland, Maine, Guy Gannett Publishing Co., 1980.

demeurent presque invisibles, inconnus ou méconnus sur la scène nationale et internationale. Nous sommes là, totalisant environ trois millions d'âmes, mais nous ne faisons pas beaucoup de bruit, positif ou négatif, qui puisse attirer de l'attention⁴. Ce fut le cas même chez nos vedettes du passé, par exemple, les joueurs de baseball professionnel Napoléon Lajoie et Léo Durocher, le chanteur et acteur Robert Goulet, et les écrivains de best-sellers Jack Kerouac et Grace (née Marie-Grace DeRepentigny) Metalious, qui furent tous reconnus pour leurs talents, mais presque jamais pour leur identité ethnique. C'est pareil aujourd'hui, car E. Annie Proulx, lauréate du prix Pulitzer pour son roman *The Shipping News*, et E. J. Dionne, journaliste au *Washington Post* et commentateur politique de réputation nationale aux réseaux de la télévision MSNBC et de la radio NPR, qui déclarent tous les deux leur héritage franco-américain, sont rarement identifiés comme tel par le public.

Pourtant, lorsque les nôtres se réunissent en famille ou en groupe dans une salle paroissiale ou un club franco-américain quelconque, ce n'est pas le silence, mais la joie de vivre qui règne : on jase, on raconte des histoires et des plaisanteries, on rit aux éclats, on joue de la musique, on chante et on danse.

Certes, la disparition de la langue ancestrale chez la plupart des groupes ethniques aux États-Unis est un phénomène tout à fait courant, vu le climat d'assimilation qui encourage l'usage exclusif de l'anglais pour remplacer toute autre langue. D'habitude, cette transition s'effectue en trois générations : les émigrés eux-mêmes, tout en gardant leur langue originale, tentent d'apprendre l'anglais, bien ou mal, tandis que leurs enfants deviennent plus ou moins bilingues et leurs petits-enfants, même s'ils connaissent leur langue ancestrale, parlent surtout anglais. Quoique ce soit le cas chez les immigrants provenant d'outre-mer, c'est parfois une évolution plus lente et graduelle chez la majorité des Franco-Américains pour diverses raisons. Tout d'abord, leurs ancêtres leur légèrent un esprit de survivance linguistique, religieuse et culturelle né en 1759 sur les Plaines d'Abraham, c'est-à-dire, une résistance aux efforts de leurs conquérants britanniques de leur imposer la langue anglaise et le protestantisme. Ensuite, la proximité de leur mère-patrie – soit un ou deux jours de voyage par train, en comparaison avec les autres groupes devant traverser un océan – leur offrit l'occasion de rendre visite à leur famille d'origine. Ainsi, ils purent renouveler leur esprit de survivance, tout en faisant connaître la vie québécoise à leurs enfants et petits-enfants. Chez certains, on se réinstallait au Québec de façon permanente sur

4. Cela ne fut pas toujours le cas, car pendant les dernières décennies du XIX^e siècle, nos ancêtres firent beaucoup parler d'eux dans la presse anglo-américaine, surtout de façon assez négative. Voir Alexandre Belisle, *Histoire de la presse franco-américaine et des Canadiens français aux États-Unis*, Worcester, Massachusetts, Ateliers typographiques de L'Opinion publique, 1911, p. 321-330 ; David Vermette, *op. cit.*, p. 212-219.

la terre paternelle – ou bien de façon temporaire, si ce nouvel essai menait à la faillite, et l'on reprenait le chemin vers le sud. Chez d'autres, surtout les jeunes hommes célibataires, on faisait la navette saisonnière entre la terre familiale au Québec et l'usine en Nouvelle-Angleterre. Enfin, l'arrivée presque ininterrompue de nouveaux émigrés du Québec pendant près d'un siècle servit à maintenir le caractère ethnique de leurs compatriotes franco-américains de longue date. Conséquemment, certaines familles, par habitude ou par choix conscient, purent transmettre la langue française, la foi catholique et les traditions québécoises pour au-delà de trois générations. Mais, au point de vue linguistique, avec chaque nouvelle génération, les Franco-Américains mirent un peu plus d'eau américaine dans leur vin français.

Les Petits Canadas

Le prolongement de la langue française et de l'identité franco-américaine reposa également sur les « Petits Canadas ». Dans chaque ville ou village à forte population franco-américaine, il y avait un quartier résidentiel et commercial où l'on pouvait retrouver, en français, tous les services nécessaires à partir de la naissance jusqu'à la mort, grâce à des institutions que nos pionniers créèrent pour la sauvegarde de notre identité : églises, écoles, organisations diverses, journaux. De plus, pour servir la population en français tout en faisant de l'argent, des commerçants et des professionnels s'y établirent parmi leurs compatriotes de la classe ouvrière. Dans les villes les plus grandes, on y retrouva peut-être un hôpital, un orphelinat, un foyer pour les personnes du troisième âge, une société de secours mutuel et une caisse populaire.

Aujourd'hui, rares sont les Petits Canadas qui existent toujours ou qui seraient reconnaissables si nos devanciers revenaient en vie. Par exemple, à Lowell au Massachusetts, une ville comportant une population franco-américaine assez importante, le Petit Canada fut complètement démoli dans les années 1960 sous un programme de rénovation urbaine. Toutefois, les quartiers de Lowell appelés Centralville et Pawtucketville, où l'écrivain Jack Kerouac vécut sa jeunesse, retinrent leur cachet franco-américain pendant encore plusieurs décennies⁵.

À Manchester, en même temps et pour la même raison qu'à Lowell, le district commercial du Petit Canada – en partie résidentiel avec ses *tenements* à deux ou trois étages au-dessus des commerces au rez-de-chaussée – disparut au complet. Quoique le reste du Petit Canada ait survécu plus ou moins

5. Richard Santerre, *La Paroisse Saint Jean-Baptiste et les Franco-Américains de Lowell, Massachusetts, 1868 à 1968*, Manchester, Éditions Lafayette, 1993 ; *id.*, *Saint Jean Baptiste Parish and the Franco-Americans of Lowell, Massachusetts 1868-1968. With an Epilogue « From the Centennial to the Present »*. Traduit par Claire Quintal et Lucien Sawyer, O.M.I., Lowell, Massachusetts, Saint Joseph Shrine, 2013. Voir surtout l'épilogue, p. 364-396, qui ne paraît pas dans l'édition originale en français.

comme quartier francophone résidentiel avec quelques commerces situés ici et là jusque dans les années 1980⁶, par la suite, les résidents les plus âgés disparaissaient de plus en plus rapidement, pour se faire remplacer par une population mixte aux points de vue d'âge et d'ethnicité.

Assez récemment, un de mes collègues au Saint Anselm College, professeur de latin et de grec ancien, qui parle bien français, posa sa candidature à la législature du New-Hampshire comme représentant d'un quartier de Manchester qui comprend le Petit Canada d'autrefois. Fier de pouvoir faire sa campagne de porte en porte en s'adressant en français aux résidents dudit quartier, il en revint complètement déçu, car presque aucun de ceux-ci ne le comprirent. Il dut donc leur parler anglais. À sa question « Où sont les Franco-Américains qui ont conservé la langue française ? », je dus lui répondre qu'ils sont répartis à travers la ville et la banlieue.

L'église

Autrefois, à l'église, le clergé de souche québécoise ou franco-américaine prêcha, confessa et offrit des conseils spirituels – et même temporels – à ses ouailles en français. Chez certaines gens, on ne prenait aucune grande décision – qu'il s'agisse d'emploi, de finances, de mariage, de difficultés psychologiques, etc. – sans consulter « Monsieur le curé ». Cependant, avec le passage du temps, presque toutes les paroisses franco-américaines devinrent de simples institutions religieuses de langue anglaise, tandis que le clergé perdit son influence auprès des paroissiens, sauf peut-être en matière strictement religieuse.

Depuis le début du ^{xxi}^e siècle, l'ancien évêque John McCormack ferma quelques-unes des huit paroisses franco-américaines de Manchester et en fusionna d'autres. Ma paroisse natale, Saint-Georges, ainsi que la paroisse la plus jeune, Sainte-Thérèse de l'Enfant-Jésus, fermèrent leurs portes. La première paroisse franco-américaine, Saint-Augustin, fondée en 1871, fut fusionnée avec Saint Anne's Parish, la toute première paroisse catholique de Manchester, établie en 1848 pour desservir les réfugiés de la famine de la pomme de terre en Irlande. Aujourd'hui, c'est la Saint Anne / Saint Augustin Parish, qui dessert une population anglophone, hispanophone vietnamienne et africaine. La paroisse principale du Petit Canada, Sainte-Marie – dont l'intérieur de l'église gothique fut décoré en 1906 par l'artiste québécois Ozias Leduc⁷ – conserve encore son appellation française, tout en n'offrant que des messes en anglais. L'ancienne paroisse du Sacré-Cœur, devenue une mission

6. Robert B. Perreault, « Après un siècle : un Petit Canada dans les années 1980 », *Liaison*, Ottawa, n° 39, été 1986, p. 36-38.

7. À l'occasion du cinquantième de la paroisse Sainte-Marie en 1930, on rénova l'intérieur de l'église. Conséquemment, il ne reste presque rien de l'œuvre d'Ozias Leduc.

de Sainte-Marie, est mieux connue comme Sacred Heart. Deux paroisses franco-américaines, Saint-Edmond et Saint-Jean-Baptiste, furent fusionnées par l'évêque McCormack sous l'appellation « Parish of the Transfiguration » en dépit du vote par leurs paroissiens de combiner leurs noms originaux. Enfin, de nos jours, il ne reste qu'une seule paroisse, Saint-Antoine de Padoue, qui offre une messe unique en français tôt le dimanche matin. Fait ironique : cette église est située à l'autre extrême de la ville de l'ancien Petit Canada⁸ !

Malgré toutes ces fermetures, fusions et transformations, les huit édifices d'églises franco-américaines de Manchester demeurent intacts, à la différence de certains autres ailleurs en Nouvelle-Angleterre. Par exemple, les paroissiens de Notre-Dame des Canadiens, la première paroisse franco-américaine de Worcester au Massachusetts, fondée en 1869, virent non seulement la fermeture de leur paroisse en 2008, mais assistèrent à la démolition en 2018 de leur « nouvelle » église qui datait de 1927-1929⁹.

L'école paroissiale

À l'école paroissiale, les parents confièrent leurs enfants aux ordres religieux qui devaient les instruire dans les deux langues véhiculaires – une moitié de la journée scolaire en anglais, pour satisfaire aux exigences particulières de chaque État, et l'autre moitié en français. Outre l'orthographe (« l'épellation »), la grammaire, la lecture, la composition et, dans certains cas, l'histoire du Canada, la moitié française comprenait obligatoirement le catéchisme, selon le vieux dicton des partisans de la survivance : « Qui perd sa langue perd sa foi ». Toutefois, je trouve ironique le fait que les Québécois gardèrent la langue française, mais que l'assistance à la messe du dimanche et la pratique religieuse en général au Québec diminuèrent beaucoup pendant et depuis la Révolution tranquille. En revanche, quoique la majorité des Franco-Américains aient abandonné le français, aujourd'hui bon nombre demeurent des catholiques pratiquants fidèles, malgré la diminution de la ferveur religieuse pendant et depuis la révolution sociale des années 1960.

Tôt ou tard selon l'endroit, le système d'écoles bilingues paroissiales disparut graduellement, faute d'enseignantes en raison de la diminution des vocations religieuses, ainsi que de l'arrivée croissante, à chaque rentrée automnale, d'élèves incapables de suivre la moitié française de la journée scolaire. Parfois, les parents de ces derniers demandèrent l'anglicisation des écoles franco-américaines, tandis que certains d'entre eux transférèrent leurs enfants à une école paroissiale de langue anglaise ou même – à l'encontre

8. Henri Chapdelaine, *Saint Anthony of Padua, 1899-1999, Saint-Antoine de Padoue*, Manchester, New Hampshire, 2000. Histoire bilingue de la paroisse au moment de son centenaire, telle que racontée par un paroissien, ancien collaborateur au journal *Le Travailleur*.

9. Voir catholicfreepress.org/news/farewell-dear-notre-dame.

des avertissements du clergé catholique – à une école publique.

À Manchester, la fermeture de ces écoles paroissiales franco-américaines commença vers 1970, parfois après une tentative de les maintenir un peu plus longtemps en réduisant la demi-journée de français à une heure, enseignée comme langue seconde plutôt que comme langue véhiculaire. En 2020, certaines écoles anglophones catholiques ou même publiques offrent des cours de français comme langue seconde en septième ou huitième année, mais surtout au niveau secondaire, c'est-à-dire, de la neuvième à la douzième année.

Toutefois, il existe à Manchester une nouvelle école, toujours dans la paroisse Saint-Antoine de Padoue, qui pourrait sans doute surprendre certains lecteurs québécois. Il s'agit de la Cardinal Lacroix Academy¹⁰, une école primaire fondée en 2018. C'est le résultat de la fusion d'une ancienne école paroissiale polonaise, Saint Casimir, avec l'ancienne école paroissiale Saint-Antoine – où le cardinal Gérald Lacroix, archevêque de Québec, fit son cours primaire. Là, on y enseigne le français comme langue seconde à partir de la troisième jusqu'à la sixième année.

Les organisations

Pour les adultes et les enfants, il y avait une variété de sociétés paroissiales, civiques, commerciales, sportives, d'amusement et de recherche historique et littéraire. Dans maintes villes à population franco-américaine importante, on organisait des soupers où l'on servait des mets familiaux – tourtières, fèves au lard et tartes au sucre, entre autres. On y invitait des artistes de réputation locale ou régionale pour animer des « soirées canadiennes » de musique et de danse traditionnelles. Quoique moins fréquent de nos jours, ce genre d'activité fait partie de célébrations annuelles comme la Semaine franco-américaine de Lowell au Massachusetts et la Kermesse franco-américaine de Biddeford au Maine. Chaque année, pour le Mois de la Francophonie (mars), la Délégation du Québec à Boston et de nombreuses organisations à travers la Nouvelle-Angleterre offrent divers événements pour tous les âges et tous les goûts. Parfois, on reçoit des vedettes du Québec, par exemple, Marie-Claire Blais lisant de ses œuvres ou Le Vent du Nord donnant un concert.

En fait d'organisations, sur le plan régional, la seule survivante datant de la première heure est la Société historique franco-américaine (SHEFA), fondée à Boston en 1899. Ses membres se réunissent de temps en temps dans une ville de la Nouvelle-Angleterre pour écouter une conférence ou fêter un anniversaire historique. Par ailleurs, les grandes sociétés de secours mutuel, dont l'Association canado-américaine (ACA) et l'Union Saint-Jean-Baptiste (USJB), fondées en 1896 et 1900 respectivement, furent absorbées par des

10. Voir clanh.org. Le cardinal Lacroix passa sa jeunesse et son adolescence à Manchester, où sa famille habite toujours.

sociétés anglophones. L'ACA, dont le siège social était situé à Manchester, avec des groupements locaux surtout à travers la Nouvelle-Angleterre et le Québec, ainsi qu'ailleurs en Amérique du Nord, survécut jusqu'en 2008.

Parmi les sociétés nées pendant la deuxième moitié du xx^e siècle, il existe toujours quelques groupements du Club Richelieu international, dont ceux de Lowell et Salem au Massachusetts et de Nashua au New-Hampshire, ainsi que le premier Club Richelieu aux États-Unis, celui de Manchester, qui remonte à 1955.

Sans doute, les organisations ayant le plus grand nombre de membres sont les sociétés généalogiques. Elles se retrouvent ici et là dans la région, la plus ancienne étant l'American Canadian Genealogical Society, fondée à Manchester en 1973. Il y a aussi l'American French Genealogical Society, mise sur pied à Woonsocket au Rhode-Island en 1978¹¹.

À Manchester, le Franco-American Centre / Centre franco-américain¹², fondé en 1990, offre une quantité de services et de programmes à ses membres et au public : cours de français pour adultes et enfants, films québécois et français, conférences, concerts, célébrations culturelles et festivals. Au mois de juin, le Centre organise la fête patronale annuelle, la Saint-Jean-Baptiste, avec messe, banquet et proclamation d'un ou d'une Franco-Américain(e) de l'année. Il y a également le « PoutineFest », qui attire jusqu'à mille personnes tous les étés pour y goûter une variété de poutines préparées par un nombre toujours croissant de restaurateurs de la région. Le Centre est reconnu pour une activité mensuelle intitulée « Prêt-à-parler », qui regroupe des gens de tous les âges et niveaux linguistiques pour une soirée de conversation française intime et divertissante. Ce genre de réunion inspira la création d'autres groupes similaires ailleurs en Nouvelle-Angleterre. Le Centre franco-américain maintient aussi un lien avec le Welcoming Manchester, succursale du Welcoming New Hampshire, un organisme qui tente d'établir des rapports entre nouveaux immigrants – dont certains sont des réfugiés de pays troublés – et les citoyens de villes qui les reçoivent. Chez les Franco-Américains, ces rencontres offrent des occasions de parler français avec des Haïtiens, des Marocains, des Congolais et des Rwandais, entre autres.

Outre les sociétés généalogiques mentionnées ci-dessus, il se trouve en Nouvelle-Angleterre quelques institutions qui possèdent des collections d'objets, de livres et d'archives portant sur les Franco-Américains. Le Museum of Work and Culture¹³ de Woonsocket vaut une visite pour ses expositions

11. Voir les sites internet de l'American Canadian Genealogical Society, acgs.org et de l'American French Genealogical Society, afgs.org/site.

12. Voir le site internet du « Franco-American Centre / Centre franco-américain » de Manchester au www.facnh.com.

13. Voir le site internet du « Museum of Work & Culture » au www.rihs.org/locations/museum-of-work-culture.

qui rappellent la vie domestique et le travail des ouvriers originaires du Québec. Fondé par la regrettée Claire Quintal¹⁴, l'Institut français, situé sur le campus d'Assumption College à Worcester, renferme non seulement sa propre collection, mais aussi celle de l'ancienne Bibliothèque Mallet de l'USJB à Woonsocket. Hôte d'une dizaine de colloques majeurs ayant eu lieu pendant les années 1980 et 1990, et dont les actes forment une véritable mini-encyclopédie de thèmes franco-américains, l'Institut continue d'inviter des conférenciers individuels à présenter les résultats de leurs recherches.

Ailleurs, le réseau universitaire du Maine, dont le campus principal est situé à Orono, avec des succursales dans diverses régions de l'État, offre une variété de collections franco-américaines. Depuis plusieurs années, le Centre franco-américain, situé sur le campus d'Orono¹⁵, organise une rencontre annuelle bilingue intitulée « Rassemblement », faisant écho aux Rassemblements des années 1980 et 1990, qui regroupaient annuellement, dans une ville différente, des écrivains, artistes, musiciens, cinéastes, etc., pour y présenter et partager leurs créations. Dernièrement, malgré la domination linguistique de l'anglais, par contraste avec les Rassemblements du passé, où le français jouait un rôle plus important, cet événement a attiré des Québécois et des Acadiens en plus des Franco-Américains. De plus, également dans le Maine, il y a l'Institut des femmes franco-américaines / Franco-American Women's Institute¹⁶, fondé en 1996 pour promouvoir les causes particulières des femmes de diverses souches à travers l'Amérique française, notamment en leur fournissant une voix.

Malgré la fermeture en 2008 de l'ACA de Manchester, son Institut canado-américain, qui comprenait la Bibliothèque Lambert¹⁷, ainsi que des archives, dont les manuscrits de l'écrivain Henri d'Arles, trouva refuge à la Geisel Library sur le campus de Saint Anselm College. Reconnue maintenant sous l'appellation ACA / Lambert / Franco-American Collection, elle attire des chercheurs provenant d'ici et là en Amérique française¹⁸.

En ce moment, les responsables des collections franco-américaines de la Geisel Library de Saint Anselm College, de l'Institut français d'Assumption

14. Robert B. Perreault (dir.), « Claire Quintal se raconte », *Rabaska*, vol. 14, 2016, p. 145-169.

15. Voir le site internet du Centre franco-américain d'Orono au umaine.edu/francoamerican/ centre ainsi que la collection franco-américaine du réseau au usm.maine.edu/franco-american-collection/overview.

16. Voir le site internet de l'Institut des femmes franco-américaines / Franco-American Women's Institute au fawi.net.

17. Il s'agit d'une collection de livres et d'archives acquise par l'ACA en 1918 de l'auteur, folkloriste et bibliophile Adélarde Lambert (1867-1946). Certains experts la considèrent la plus importante collection aux États-Unis portant sur le fait français en Amérique.

18. Par exemple, Pierre Ducharme, auteur du livre *Henri d'Arles, abbé singulier, écrivain pluriel*, Québec, [Pierre Ducharme], collection « Griffonnages », 2019, fit une bonne partie de sa recherche dans les manuscrits et archives d'Henri d'Arles à Manchester.

College et du réseau de l'Université du Maine, travaillent à la création d'un portail franco-américain qui réunira le contenu de leurs collections respectives.

Quant aux autres vieilles institutions franco-américaines, tant à Manchester qu'ailleurs en Nouvelle-Angleterre, à quelques exceptions près, elles n'existent plus ou bien elles ont été transformées d'une manière ou d'une autre. Par exemple, l'ancien Hôpital Notre-Dame de Lourdes, fondé en 1894 par M^{gr} Pierre Hévey, curé de la paroisse Sainte-Marie, et dirigé par les Sœurs de la Charité de Saint-Hyacinthe, où les religieuses, les médecins, les infirmières et les patients parlaient tous couramment français, devint le Catholic Medical Center, sous une administration diocésaine de laïcs anglophones. Ensuite, de nos jours, la Caisse populaire Sainte-Marie, la première aux États-Unis, fondée en 1908 par M^{gr} Hévey et ses paroissiens de concert avec Alphonse Desjardins lui-même¹⁹, affiche plutôt son appellation de Saint Mary's Bank. En revanche, le restaurant Chez Vachon, célèbre dans la ville et la région pour sa « cuisine canadienne », continue de s'attirer une clientèle francophone. C'est souvent là où, à tous les quatre ans, au moment de la première élection primaire présidentielle aux États-Unis, celle du New-Hampshire, les médias du Québec enregistrent des entretiens politiques en français.

La presse

Selon la grandeur de la population francophone d'un endroit, il y avait un journal quotidien ou hebdomadaire, ainsi que des revues mensuelles ou trimestrielles. Au cours des décennies, la Nouvelle-Angleterre vit se créer et disparaître plus de 350 journaux franco-américains, la majorité étant des feuilles éphémères. Toutefois, chaque ville possédant une population francophone importante pouvait soutenir un journal quotidien, entre autres, Lewiston au Maine, Lowell, Worcester, Fall-River et New-Bedford au Massachusetts, et Woonsocket au Rhode-Island.

Parmi une vingtaine de journaux de langue française qui parurent et disparurent à Manchester, il y avait le quotidien, *L'Avenir national* (1894-1949), et l'hebdomadaire, *L'Action* (1950-1971), ce dernier ayant été fondé par le maire Josaphat Benoit²⁰. De 1974 à 1996, le quotidien de langue anglaise local *Manchester Union Leader* publia une rubrique hebdomadaire en français intitulée « En bref ». Depuis 1996, Manchester se retrouve sans journal de langue française.

19. Pierre Poulin, *Histoire du mouvement Desjardins, Tome 1, Desjardins et la naissance des caisses populaires 1900-1920*, Montréal, Québec/Amérique, 1990, p. 271-273.

20. Josaphat Benoit (1900-1976), journaliste et animateur à la radio de langue française, est également l'auteur de *L'Âme franco-américaine*, Montréal, Éditions Albert Lévêque, 1935. Cet ouvrage offre une des meilleures explications de l'idéologie de la « survivance française » vue d'une perspective franco-américaine.

De nos jours, le *Forum*²¹, un journal bilingue trimestriel publié depuis 1972 par les employés et étudiants du Centre franco-américain de l'Université du Maine à Orono, est à peu près le seul journal franco-américain en existence, à moins que l'on ne compte quelques bulletins ou organes de clubs et de sociétés. Cependant, en 2018, on créa une revue littéraire bilingue en ligne, *Résonance*²². Cette revue contient plusieurs genres d'écrits : essai, poésie, fiction, témoignages, entrevues, critique littéraire, etc.

Les médias électroniques

Autrefois, les émissions radiophoniques de musique et de conversation française abondaient en Nouvelle-Angleterre. Comme dans le cas des journaux, chaque ville comptant une population franco-américaine d'importance avait une sinon deux ou trois émissions quotidiennes radiodiffusées le jour ou le soir.

Pendant plusieurs décennies à partir de la fin des années 1930, les auditeurs de Manchester eurent de nombreux choix, par exemple, Joseph Maltais, qui jouait de la musique québécoise et française populaire, et mon oncle, Gérard Robert, qui leur offrait de la musique classique ainsi que des entretiens avec des personnages bien connus représentant divers secteurs de la vie franco-américaine. Aujourd'hui, il ne reste qu'une poignée d'émissions radiophoniques françaises en Nouvelle-Angleterre, toutes limitées à quelques heures par semaine. Celle de Manchester, *Chez Nous*²³, est animée par Roger Lacerte. Il s'agit surtout de musique provenant d'un peu partout dans le monde francophone, y compris des chansons originales franco-américaines par nos propres vedettes, telles que Lucie Therrien et Josée Vachon²⁴.

Moins nombreuses étaient les émissions de télévision franco-américaines, dont la plupart existaient grâce aux réseaux de télévision publique ou communautaire plutôt que commerciale. Pendant un certain temps dans les années 1970, le Maine avait une émission pour enfants, *La Bonne Aventure*, avec marionnettes qui parlaient français, ainsi qu'une émission culturelle pour adultes intitulée *Reflets et lumières*. Par ailleurs, durant la deuxième moitié des années 1960, le réseau public du New-Hampshire avait une émission de discussion intitulée *Heure fauve*, animée par Paul Chassé, professeur de français à l'Université du New-Hampshire à Durham. Plus tard, vers la fin des années 1970, ce même réseau tenta aussi d'attirer des téléspectateurs adolescents et des adultes anglophones avec *The Franco File*, une émission

21. Voir le *Forum* au umaine.edu/francoamerican/le-forum. Autrefois, ce journal, dont le titre original était le *FAROG Forum*, paraissait mensuellement.

22. Voir *Résonance* au digitalcommons.library.umaine.edu/resonance.

23. L'émission *Chez Nous* est radiodiffusée le dimanche matin de 9h à midi sur les ondes de la station WFEA 1370 AM, 99.9 FM et sur l'Internet à tunein.com/radio/Chez-Nous-p740653.

24. Voir les sites internet de Lucie Therrien, www.luciet.com et de Josée Vachon, www.joseevachon.com.

fictive dans laquelle l'intrigue se passait dans une librairie francophone, dont le propriétaire discutait souvent de la culture franco-américaine avec ses clients de tous les âges. Cette émission gagna un prix Emmy. Le réseau diffusa aussi deux films franco-américains en anglais, *Milltown* (1977) du cinéaste Gary Samson et son assistante, Denise Arel, et *Emigration : A Franco-American Experience* (1982) par Samson seul. En 1976 dans le Massachusetts, la chaîne WGBH de Boston, une des plus importantes chaînes du réseau public des États-Unis (PBS), tourna un documentaire, *Soirée franco-américaine*, soit un mélange d'entretiens avec des chefs de file, des écrivains, des historiens, ainsi que des scènes de fêtes et d'activités culturelles. Un film semblable, *Bien des mots ont changé : les Franco-Américains de la Nouvelle-Angleterre* (1980), fut tourné par une équipe de Montréal composée, entre autres, de Daniel Louis et de Jean-Claude Labrecque. Le poète acadien Herménégilde Chiasson vint aussi en Nouvelle-Angleterre pour tourner le film, *Le Grand Jack* (1987), consacré à Jack Kerouac.

À Manchester en décembre 1959, la chaîne de télévision commerciale WMUR inaugura ce que l'on croit être la première émission de télévision en langue française en Nouvelle-Angleterre, *Revue française*, offrant une variété d'entretiens, de musique et de chansons puis, pendant l'été 1960, une série de films en français. C'est également dans cette ville que l'Association canado-américaine lança en 1987 l'émission hebdomadaire *Bonjour !* à la télévision communautaire ; consistant en un mélange d'entretiens et de musique, dont l'hôtesse était la chanteuse et musicienne Josée Vachon, l'ACA produisit plus de 500 émissions diffusées ici et là en Amérique française.

De nos jours, cependant, il n'existe aucune émission de télévision en langue française en Nouvelle-Angleterre.

La littérature

Entre la parution en 1878 du premier roman franco-américain, *Jeanne la fileuse* d'Honoré Beaugrand et celle en 1938 de *Sanatorium* du docteur Paul Dufault²⁵, environ une dizaine de tels ouvrages furent publiés en français par des Franco-Américains. Reflétant le courant d'assimilation, le monde littéraire franco-américain de la Nouvelle-Angleterre pencha de plus en plus vers l'anglais avec la publication en 1939 du roman de Jacques Ducharme, *The Delusson Family*²⁶. Ce fut cependant moins le cas en poésie, où le français

25. Honoré Beaugrand, *Jeanne la fileuse. Épisode de l'émigration franco-canadienne aux États-Unis*, Fall-River, Massachusetts, sans éditeur, 1878 ; Paul Dufault, *Sanatorium*, Montréal, Imprimerie Modèle, 1938. À noter que tous ces romans furent réédités par le National Materials Development Center for French, une maison d'édition subventionnée par le gouvernement des États-Unis de 1975 à 1982 et située d'abord à Bedford au New-Hampshire et ensuite à Manchester.

26. Jacques Ducharme, *The Delusson Family. A Novel*, New York, Funk & Wagnalls Company, 1939.

continua à dominer jusque dans les années 1960 avec Rosaire Dion-Lévesque et même au début des années 1980 avec Normand Dubé²⁷. Aujourd'hui, si l'on consulte le *Dictionnaire des auteurs franco-américains de langue française*²⁸, publié en ligne par l'Institut français, il s'y trouve une centaine d'écrivains, dont une quinzaine sont toujours vivants. Outre des livres, certains font paraître des articles, des essais, des mémoires, des poèmes, des contes, etc., dans le *Forum* ou dans *Résonance*, parfois en anglais aussi bien qu'en français. Figurent parmi ceux-ci le dramaturge et acteur Grégoire Chabot, auteur d'*Un Jacques Cartier errant*, et le romancier, dramaturge et conteur Normand Beaupré, auteur de plus de vingt livres, dont *La Souillonne* et *La Souillonne deusse*, inspirés par *La Sagouine* d'Antonine Maillet²⁹. C'est également à cette époque que les lecteurs francophones pourront enfin lire des ouvrages originaux en français de Jack Kerouac avec la publication en 2016 du recueil intitulé *La vie est d'hommage*³⁰. L'année suivante, une nouvelle voix s'ajouta aux autres. Il s'agit de Carole Auger-Richard, romancière d'origine québécoise vivant dans le Maine depuis vingt-cinq ans, qui publia *Le Temps des confessions*³¹, le premier tome d'une série romanesque intitulée *Les Paroissiens de Champs-de-grâce*, dans lequel un des personnages quitte le Québec pour venir travailler dans les filatures de Manchester en 1921.

Ce qui ne surprend guère, c'est que depuis l'essor aux États-Unis, vers la fin du xx^e siècle, d'imprimeries et de maisons d'édition qui produisent des livres à compte d'auteur à des prix abordables, plusieurs écrivains amateurs – grands-parents francophones pour la plupart – tentent de raconter leur histoire familiale ou leur autobiographie en anglais afin de laisser un tel document à leurs petits-enfants et parfois même au public³².

Il est à noter que l'animateur de l'émission radiophonique *Chez Nous*, Roger Lacerte, est aussi propriétaire de la Librairie populaire de Manchester

27. Voir leurs recueils les plus récents : Rosaire Dion-Lévesque, *Quête*, Québec, Éditions Garneau, 1963 ; Normand Dubé, *Le Nuage de ma pensée*, Bedford, New-Hampshire, National Materials Development Center, 1981.

28. Claire Quintal et Armand Chartier, directeurs, *Dictionnaire des auteurs franco-américains de langue française*, en ligne au library.assumption.edu/french_institute/dictionnaire_des_auteurs.

29. Grégoire Chabot, *Un Jacques Cartier errant / Jacques Cartier Discovers America. Trois pièces / Three Plays*, Orono, Maine, The University of Maine Press / Le Centre franco-américain, 1996 ; Normand Beaupré, *La Souillonne, Monologue sur scène*, Coral Springs, Floride, Llumina Press, 2006, et *La Souillonne deusse, Monologue sur scène*, Coral Springs, Floride, Llumina Press, 2008.

30. Jack Kerouac, *La vie est d'hommage*, Textes établis et présentés par Jean-Christophe Cloutier, Montréal, Éditions du Boréal, 2016.

31. Carole Auger-Richard, *Les Paroissiens de Champs-de-grâce. Tome 1 : Le Temps des confessions*, Saint-Jean-sur-Richelieu, Québec, Les Éditeurs Réunis, 2017. Celui-ci sera suivi, chez le même éditeur, du *Tome 2 : Le Temps de la rédemption*, 2018, et du *Tome 3 : Le Temps de la délivrance*, 2019.

32. En voici deux exemples : Rose-Aimee, *Wander : Memories of a Quebec Backwoods Girlhood*, Rhinebeck, New York, Epigraph Books, 2010 ; et Lorraine Dutile Measure, *Growing Up Franco-American (with no black patent-leather shoes)*, sans éditeur, 2017.

qui, depuis 1977, vend des livres et des cartes de souhaits en français, ainsi que de la musique du monde francophone sur divers supports.

Réflexions personnelles

Malgré toutes nos pertes linguistiques et culturelles depuis ce que j'appellerais l'âge d'or de la Franco-Américanie – disons entre 1890 et la fin de la Première Guerre mondiale, lorsque la vie française battait son plein dans les Petits Canadas – je trouve miraculeux le fait qu'en 2020, il existe toujours en Nouvelle-Angleterre des îlots où nos « cousins » québécois, acadiens, ontariens, etc., se trouveraient chez eux. Ici, je dois avouer, franchement, que je ne représente pas bien ma génération, car je suis issu, du côté maternel, d'une famille francophone qui se dévoua corps et âme au maintien et à l'épanouissement de notre langue et de notre culture³³. D'ailleurs, lorsque je rencontre mes anciens camarades de classe de l'école paroissiale Saint-Georges, ils me disent tous que d'après mon intérêt, surtout pour la demi-journée de français de notre cours primaire, ça ne les surprend pas du tout que j'aie fait carrière dans le domaine culturel franco-américain, comme enseignant de français, écrivain, conférencier, guide historique et photographe. De plus, certains d'entre eux expriment leur regret de ne pas avoir fait comme moi, soit de continuer de parler français au foyer, d'élever leurs enfants en français et d'avoir même des petits-enfants francophones.

Je reconnais qu'il n'est pas facile d'élever des enfants en français aux États-Unis, car le climat linguistique favorise l'anglais, qui les entoure de la côte est jusqu'à la côte ouest. Ce n'est pas du tout comme en Europe, où la proximité des pays oblige le monde de connaître au moins deux langues, sinon trois, quatre ou plus. Lorsque mes camarades de classe et moi étions jeunes, nos parents nous parlaient français surtout par respect pour nos grands-parents, dont certains ne comprenaient guère l'anglais. Cependant, notre paroisse était située dans un quartier mixte, où la langue commune parmi les enfants et petits-enfants d'immigrants, aussi bien que les enfants anglo-américains, était l'anglais, que nous, Franco-Américains, apprenions à lire et à écrire en même temps que le français à l'école paroissiale. Au niveau secondaire – soit dans une institution diocésaine catholique ou municipale publique – nous étions traités de « *Frenchies* » et de « *frogs* » par les Anglo et surtout par les Irlando-Américains. De plus, certains professeurs de français, parfois des Anglo-Américains qui avaient étudié à Paris et qui parlaient le français standard avec un accent anglais assez prononcé, « corrigeaient » notre prononciation et notre vocabulaire, qu'ils qualifiaient de « canadien »

33. Mon grand-père, Adolphe Robert, et son fils, mon oncle Gérald Robert, furent tous les deux présidents de l'ACA, directeurs de son organe, *Le Canado-Américain*, et auteurs d'ouvrages sur les Franco-Américains.

et non pas de « vrai français ». Il n'est donc pas surprenant que bon nombre de Franco-Américains de ma génération aient abandonné le français à l'âge adulte.

Dans mon cas, je sus profiter de ma connaissance du français. Par exemple, dans un festival de musique rock en Ontario, lors d'une rencontre par hasard avec des *hippies* québécoises, dont une avait pris du LSD de mauvaise qualité, je pus lui servir d'interprète auprès d'une équipe médicale anglophone qui lui porta secours. Cet incident ayant eu lieu devant mes amis anglophones, d'un seul coup, ceux-ci me firent reconnaître la valeur de mon bilinguisme. Ce sentiment devait se répéter pendant une année d'études à Paris, où mes camarades de classe étatsuniens me demandèrent de les aider dans leurs devoirs de français, ou comme partenaire et interprète en auto-stop dans les quatre coins de la France et au-delà. Enfin, diplômé en sociologie et en français, j'obtins un premier emploi comme assistant de recherche pour une enquête orale sur la vie et les conditions de travail d'ouvriers du textile à la retraite ; un fort pourcentage d'entre eux étaient des Franco-Américains qui préféraient témoigner en français³⁴.

Cette valorisation de ma langue maternelle m'aida davantage lorsque, en 1981, j'épousai Claudette Ouellette, qui passa les douze premières années de sa vie dans un *tenement* du district commercial du Petit Canada de Manchester, élevée surtout en français avec ses frères et sa sœur par une mère ouvrière dans les filatures. Par conséquent, habitant nous-mêmes le Petit Canada pendant les dernières années de vie franco-américaine du quartier avec, comme voisins, la dernière génération d'émigrés du Québec nés au XIX^e siècle, nous pûmes élever notre fils unique, Charles, en français avec une certaine facilité. De plus, grâce à l'émission *Passe-Partout*, que nous pouvions capter sur la chaîne CKSH de Sherbrooke par câblovision, Charles put voir ce qui se passait chez les enfants québécois, tout comme il se familiarisait avec la culture chez les enfants américains en regardant *Sesame Street*. Enfin, notre fils bénéficia de nos nombreuses visites à Montréal chez mon ami et collègue, Pierre Anctil, pouvant jouer avec ses enfants. En même temps, nous profitons de ces voyages pour lui faire connaître notre parenté à Repentigny, à Joliette et sur la terre de nos ancêtres à Notre-Dame-de-Lourdes dans le comté de Joliette, où sept générations vécurent de 1818 à 1995. Ayant épousé une de mes anciennes étudiantes qu'il a rencontrée pendant un voyage organisé par la Société française de Saint Anselm College où j'enseigne, Charles élève

34. Cette enquête résulta en plusieurs articles et deux livres d'importance capitale. Voir Tamara K. Hareven et Randolph Langenbach, *Amoskeag : Life and Work in an American Factory-City*, New York, Pantheon Books, 1978 ; Tamara K. Hareven, *Family Time and Industrial Time. The Relationship between the Family and Work in a New England Industrial Community*, Cambridge, Cambridge University Press, 1982.

nos petits-enfants dans les deux langues.

Un phénomène qui nuit beaucoup à la transmission du français d'une génération à l'autre est l'intervention des médecins et psychologues américains. À maintes reprises, en discutant avec des parents franco-américains et même des familles émigrées du Québec en Nouvelle-Angleterre aussi récemment que dans la dernière décennie du xx^e siècle, j'appris que certains professionnels leur recommandent de ne parler que l'anglais à leurs enfants. Ils prétendent que la juxtaposition du français que les enfants entendent au foyer avec l'anglais qui les entoure ailleurs cause de la confusion linguistique. Alors, avec beaucoup de regret, les parents qui, eux, ne parlent pas toujours bien anglais, laissent tomber le français en présence de leurs enfants. Résultat : les enfants oublient le français et, dans certains cas, ils ne peuvent plus communiquer avec leurs grands-parents, dont plusieurs sont restés unilingues francophones. Malheureusement, ces professionnels semblent ignorer deux faits. Premièrement, le cerveau d'un enfant est comme une éponge qui est capable d'absorber une quantité d'informations diverses sans confusion. Deuxièmement, depuis un siècle et demi, des millions de Franco-Américains furent élevés et instruits dans les deux langues, et bon nombre d'entre eux les parlent couramment et également bien.

Grâce à mes contacts avec des centaines d'étudiants franco-américains pendant mes trente-deux années d'enseignement de conversation française au Saint Anselm College, je peux tirer quelques conclusions concernant l'avenir de la langue française en Nouvelle-Angleterre. Tout d'abord, je dois signaler que, pour obtenir leur diplôme, tous les étudiants – sauf les étudiantes à notre école d'infirmières – doivent suivre une série de cours dans une langue moderne ou classique au moins jusqu'au niveau intermédiaire³⁵. Parmi ceux et celles qui choisissent le français, il existe une diversité quant à leur degré de perception d'une identité franco-américaine.

Chez les uns, qui portent un prénom anglo-américain, il est presque certain qu'ils ignorent non seulement tout ce qui se rattache à leur origine franco-américaine, mais ils ne savent même pas comment prononcer correctement leur nom de famille. « Je m'appelle Ryan VAL-enne-corte » pour Vaillancourt, ou bien « Chelsea GAG-nonne » pour Gagnon. Et lorsque je tente de leur enseigner la bonne prononciation de leur nom de famille,

35. Le choix de langues modernes au Saint Anselm College comprend le français, l'espagnol, l'allemand, le russe et le chinois, tandis que le choix de langues classiques comprend le latin et le grec ancien. La très grande majorité des étudiants, y compris les Franco-Américains, choisissent l'espagnol, selon le mythe que c'est la langue la plus facile à apprendre et aussi parce que leurs conseillers d'orientation à l'école secondaire prétendent que l'espagnol est la langue de l'avenir aux États-Unis. Souvent, ceux qui choisissent le français ne le font que pour remplir leur obligation linguistique. Très peu parmi les étudiants franco-américains cultivent un amour assez fort pour la langue française pour ensuite choisir de suivre des cours au niveau avancé.

quelques-uns l'acceptent, mais il y en a toujours deux ou trois qui insistent sur la prononciation anglaise. J'eus même une étudiante dont le nom de famille était d'origine acadienne, qui n'avait jamais entendu prononcer le mot « Acadie » ou « Acadien ». J'en profitai donc en parlant des Acadiens, du Grand Dérangement et des Cadiens de la Louisiane, pour ensuite suggérer à l'étudiante d'interroger ses parents à ce propos. À la classe suivante, elle m'annonça sur un ton arrogant que ses parents non plus ne connaissaient rien des Acadiens et qu'elle avait hâte à la fin du semestre pour retourner à la prononciation anglaise de son nom ! En revanche, j'eus du succès avec un autre étudiant de descendance acadienne, qui lui non plus n'ayant jamais entendu parler de ce peuple, y pris un intérêt vif, faisant sa propre recherche historique, qu'il partagea avec son père. Alors il y a toujours de l'espoir.

À l'autre extrême, j'ai eu des étudiants franco-américains de langue maternelle française provenant d'une variété de milieux. Les uns avaient un père ou une mère qui enseignait le français, ou peut-être un grand-parent francophone qui habitait sous le même toit. Il y avait également des étudiants nés aux États-Unis d'un ou de deux parents émigrés du Québec assez récemment. Aussi, pendant ma première quinzaine d'années d'enseignement, Saint Anselm College recrutait des étudiants surtout de souche acadienne vivant dans le nord du Maine, particulièrement dans la vallée de la rivière Saint-Jean, qui parlaient français au foyer. Et, de temps à autre, j'eus des étudiants du Québec, recrutés par notre équipe de hockey. Certains d'entre eux avaient l'intention de s'établir aux États-Unis en permanence.

Au milieu de ces deux extrêmes, la plupart de mes étudiants franco-américains apprirent passablement bien le français, mais j'ai l'impression qu'après avoir terminé leurs études, ils ne trouvèrent que de rares occasions de s'en servir. Il en est quelques-uns que je rencontre de temps en temps qui continuent de me parler français, mais le reste d'entre eux s'excusent de l'avoir beaucoup oublié.

Au moins une dizaine de mes anciens étudiants enseignent le français dans des écoles primaires ou secondaires à travers la Nouvelle-Angleterre. D'autres travaillent dans un domaine qui les oblige à se servir du français. Je trouve ironique, cependant, que, à quelques exceptions près, ils sont de souches irlandaise, italienne, anglo-américaine, etc., plutôt que franco-américaine.

Je peux donc conclure, d'après ce que j'observe chez mes étudiants franco-américains, que l'avenir de la langue française en Nouvelle-Angleterre suivra la même piste que celle du passé. C'est-à-dire que, en dépit de la diminution de notre population francophone, avec espoir, il y aura toujours quelqu'un qui s'intéresse à la langue française suffisamment pour s'en servir.

En fin de compte, on pourrait se poser les questions suivantes : est-ce

que l'identité franco-américaine repose uniquement sur la langue française ? Pouvons-nous nous considérer comme authentiques des Franco-Américains qui ne connaissent pas le français ? Sans doute, nos devanciers des générations de la survivance française diraient « absolument pas ». Pourtant, les Irlando-Américains n'ont pas peur d'afficher leur identité et de célébrer leur culture sans pouvoir parler un mot de gaélique irlandais. Et combien de Juifs, eux aussi fiers de leurs traditions et de leur religion, parlent le yiddish ou l'hébreu ? À mon avis, il est possible de se dire de quelque origine que ce soit, et que cela suffise à certaines gens. En revanche, sans la langue, qui est la clé d'accès à tout un monde, on perd une partie importante de son identité ethnique qui ne se traduit qu'avec difficulté d'une langue à l'autre.

Voilà pourquoi, depuis le début des années 1990, le Centre franco-américain de Manchester offre toujours des cours de français à tous les niveaux, remplis de personnes désireuses de maîtriser la langue. C'est pour cette raison que, dans plusieurs villes à travers la Nouvelle-Angleterre, des gens se réunissent dans le simple but de pratiquer la langue ; et que les Franco-Américains mordus de recherche généalogique trouvent nécessaire l'étude du français ou son amélioration pour ceux connaissant déjà la langue, afin de pouvoir lire les vieux documents qui se rapportent à leurs ancêtres.

Au niveau individuel, voilà pourquoi, dans la vingtaine, Joshua Barrière, un Franco-Américain de la région de Manchester, né d'une famille québécoise émigrée, décide d'aller perfectionner son français à Québec. Enfin, c'est pourquoi, dans sa trentaine avancée, Jesse Martineau, élevé en anglais dans une famille franco-américaine de Manchester, prend un intérêt soudain à son héritage, se fait élire au conseil administratif du Centre franco-américain et lance le *French-Canadian Legacy Podcast*³⁶ dans lequel il fait des entretiens avec tous ceux et celles qui travaillent d'une façon ou d'une autre à l'avancement des Franco-Américains. Mais plus important pour lui, en tant que premier membre de sa famille à ne pas avoir appris le français, il se prépare à laisser temporairement son emploi comme conseiller d'éducation à la Southern New Hampshire University afin d'entreprendre un programme d'immersion de six mois en français à l'école Bouchereau Lingua International à Québec³⁷. Il dit qu'il ne veut pas atteindre la quarantaine sans pouvoir s'adresser à ses parents dans leur langue ancestrale.

36. *French-Canadian Legacy Podcast*, fclpodcast.com.

37. Jesse Martineau devait se rendre à Québec le 30 mars 2020. Cependant, il dut remettre indéfiniment son projet à cause de la pandémie de la COVID-19. Il espère se reprendre aussitôt que possible.

Conclusion

Voilà donc la situation linguistique et culturelle chez les Franco-Américains de la Nouvelle-Angleterre en 2020.

Certains observateurs pessimistes diraient que notre verre de vin français est coupé d'eau américaine à 90 %. Cependant, je préfère voir qu'il en reste au moins 10 %. Après tout, en 1884, lorsque les paroissiens de Notre-Dame-de-Lourdes à Fall-River au Massachusetts réclamèrent un curé « canadien » pour remplacer l'abbé Pierre-Jean-Baptiste Bédard qui venait de décéder, l'évêque du diocèse de Providence, M^{gr} Thomas Hendricken, un Irlandais de souche allemande, leur répondit : « Pourquoi voulez-vous un prêtre français ? Dans dix ans, tout le monde parlera l'anglais dans vos paroisses³⁸ ». S'il ressuscitait des morts aujourd'hui, 136 ans après sa fameuse déclaration, M^{gr} Hendricken serait sans doute surpris par le miracle d'entendre encore parler français en Nouvelle-Angleterre, même si ce n'est que par une petite minorité de Franco-Américains.

Une *forte* minorité bien engagée, qui privilégie donc la qualité au-delà du nombre.

38. Cité dans Robert Rumilly, *op. cit.*, p. 106. Avant 1904, date de l'établissement du diocèse de Fall-River au Massachusetts, les paroisses de cette ville appartenaient au diocèse de Providence au Rhode-Island.